

seront la source, rien de surprenant qu'à une maladie dont la pathogénie doit se comprendre de cette manière, on ne puisse opposer un remède spécifique; y ajouter foi c'est vouloir le règne d'un charlatanisme trompeur.

Le traitement de la phthisie consiste bien plutôt dans une médication, que dans un médicament et il n'y a pas à hésiter, nous devons dire immédiatement que cette médication ne doit pas être celle de Broussais, ni de son école transplantée surtout en Allemagne. Appliquer ici la doctrine Broussaisienne c'est comprendre que la phthisie est une maladie locale et c'est méconnaître sa nature. "Ce n'est pas une maladie qui commence, nous dit Pidoux, c'est une maladie qui finit." Nous dirons donc, conséquent avec la connaissance intime de la phthisie, que le premier devoir du médecin est d'étudier les circonstances particulières qui constituent la vie propre du malade pour en éliminer tout ce qui est dommageable et par contre, y faire rentrer tout ce qui peut devenir faculté à engendrer de nouveaux éléments de vitalité: par la nutrition, dont la digestion est la voie: par la nutrition, dont le siège est aux poumons, constituée par une bonne et parfaite hématoxose, et enfin par le réveil des fonctions de la peau, qui elle aussi, est un organe complémentaire de la purification de la masse sanguine.

Bien connaître son malade est une nécessité aussi indispensable que bien connaître la maladie. Il y a des germes inévitables de phthisie dans certaines positions locales; il faut changer ces positions pour retrancher ces germes. Nous savons que ce n'est pas toujours facile; néanmoins le médecin ne doit pas craindre de hasarder hardiment cette question première avec un malade intelligent, qui comprend qu'avant tout la santé est le plus grand de tous les biens et qu'elle est préférable à une fortune mortelle. La vie est à ce prix.

L'air est l'aliment de tous les instants. L'atmosphère, quelle qu'elle soit, nous enveloppe et nous comprime. Nous bénéficions ou nous souffrons d'une manière inconsciente et fatale de ses bonnes et mauvaises qualités; car nous vivons d'air bien plus encore que d'aliments. Aussi la nouvelle méthode du traitement de la phthisie ne veut pas seulement d'un séjour temporaire à la campagne, de la belle saison, je suppose; mais bien d'une vie continuelle au grand air. L'atmosphère est ici le médicament de premier ordre. Cela veut-il dire qu'il faille de toute nécessité chercher un climat particulier; nous verrons plus loin l'importance de cette nécessité; pour le moment contentons-nous de dire qu'un genre d'occupations qui met le phthisique en un contact incessant avec un air pur répa-